

Partie I

Classification
des langues d'Afrique

J.H. Greenberg

Le nombre de façons dont on peut classer les langues, comme n'importe quelle autre série d'entités, est infiniment grand. Il faut cependant mettre à part une méthode particulière, couramment appelée la méthode de classification génétique, qui a des caractéristiques uniques et importantes, ce qui fait que, quand on emploie sans autre précision le terme «classification» en parlant de langues, c'est à ce type de classification qu'on fait allusion. C'est donc cette méthode qui formera le fondement de la classification détaillée qui est exposée dans les dernières sections du présent chapitre.

Nature et objectifs de la classification des langues

Une classification génétique se présente sous la forme de séries d'unités hiérarchiques, possédant la même organisation logique qu'une classification biologique en espèces, genres, familles, etc., dans laquelle chaque niveau de la série est compris dans un des éléments des niveaux supérieurs. On pourrait aussi la présenter sous forme d'un arbre généalogique. Quand des langues ont un ancêtre immédiat commun dans un arbre généalogique, cela veut dire qu'il s'agit des aboutissements, différenciés par l'évolution, de ce qui a été autrefois des dialectes d'une même langue. Nous pouvons illustrer cette classification au moyen de l'exemple bien connu de l'indo-européen. Comme on n'a pas encore pu établir que l'indo-européen appartenait à un groupe plus vaste, ce sera

notre plus haut niveau. La famille indo-européenne est divisée en un certain nombre de branches, parmi lesquelles figurent le germanique, le celtique, le slave, l'indo-iranien. Cela revient à dire que la communauté linguistique originelle indo-européenne s'est divisée en un certain nombre de dialectes: germanique, celte, etc. Le germanique, à son tour, s'est divisé en trois dialectes: gothique, germanique occidental et Scandinave. Le gothique est éteint, mais il est connu par des documents anciens, pendant que le germanique occidental s'est différencié en anglo-frisien, bas-allemand et haut-allemand. Chacun de ces derniers constitue actuellement un groupe de dialectes locaux, dont certains forment la base de langues standardisées, par exemple, l'allemand (dialecte haut-allemand), le néerlandais (dialecte bas-allemand) et l'anglais (dialecte anglo-frisien).

L'importance des classifications faites suivant ces principes est d'abord qu'elles reflètent l'histoire réelle de la différenciation ethnique dans le domaine de la langue. Ensuite, elles forment la base nécessaire à l'application des méthodes de la linguistique comparative, qui permet de reconstruire une grande partie de l'histoire linguistique de divers groupes. Enfin cette connaissance de l'histoire linguistique fournit les éléments nécessaires pour les déductions relatives à l'histoire de la culture non linguistique des groupes en question.

Histoire de la classification des langues d'Afrique

Il est évident que, sans une collection suffisante de données empiriques concernant les langues de l'Afrique, il ne serait pas possible d'entreprendre une classification complète de ces langues. C'est seulement au début du XIX^e siècle qu'on a pu réunir suffisamment de données pour un premier essai de classification. Cependant, même avant, certaines observations relatives à la classification avaient été faites, d'après une collection de faits dont on peut fixer le début au XVII^e siècle, époque où apparaissent les premières grammaires et les premiers dictionnaires de langues d'Afrique¹. Par exemple, Luis Moriano a noté au début du XVII^e siècle que la langue merina était «très semblable au malais, ce qui prouve d'une manière presque sûre que les premiers habitants sont venus des ports de Malacca»². Vers la même époque plusieurs chercheurs portugais notèrent la similitude entre les langues du Mozambique, sur la côte orientale d'Afrique, et celles

1. Pour de plus amples informations sur l'histoire de la linguistique africaine, voir DOKE C.M. et COLE D. T., 1961; COLE D. T. *in* T. A. SEBEOK (dir.), 1971, pp. 1-29. On trouve parfois des mots provenant de langues africaines dans les œuvres d'auteurs médiévaux. Voir pour cela DELAFOSSE M., 1912-1914, pp. 281-288 et MEINHOF, 1919-1920, pp. 147-152.

2. Relation du voyage de découverte fait à l'île Saint-Laurent dans les années 1613-4..., manuscrit portugais publié en traduction française dans A. et G. GRANDIDIER, 1903-1920, p. 22.

de l'Angola et du Congo à l'ouest, ouvrant ainsi la voie à un concept des langues bantu couvrant la plus grande partie du tiers méridional du continent. On peut aussi citer comme exemple les descriptions du guèze et de l'amharique par Hiob Ludolf, au XVII^e siècle, qui montrèrent que ces langues éthiopiennes étaient apparentées à l'hébreu, à l'araméen et à l'arabe.

Le XVIII^e siècle ne vit que de très modestes additions à notre connaissance des langues africaines, mais, vers la fin de cette période, nous constatons que la conception fondamentale de classification génétique commence à apparaître sous forme d'hypothèses spécifiques sur l'existence de certaines familles de langues. Ce sont ces hypothèses qui ont constitué, au XIX^e siècle, la base du développement de la linguistique en tant que science historique comparative.

Les ouvrages sur l'histoire de la linguistique citent habituellement une déclaration de William Jones, en 1786, comme l'événement décisif dans cette évolution. Ces idées étaient déjà dans l'air, comme le montre le fait que, cinq ans auparavant, Marsden avait énoncé, de façon au moins aussi claire, une hypothèse semblable à propos des langues malayo-polynésiennes, pendant que Gyarmathy en faisait autant pour les langues finno-ougriennes.

Cette évolution s'accompagna d'une véritable manie pour récolter des matériaux comparatifs sur un grand nombre de langues. Le premier ouvrage de cette nature fut le *Glossarium Comparativum Linguarum Totius Orbis* de 1787, encouragé par l'impératrice de Russie Catherine la Grande, et qui comprenait des données sur 30 langues africaines dans son édition révisée de 1790-1791.

Au début du XIX^e siècle, on assista à une accélération marquée de la production de grammaires et de dictionnaires de langues africaines, ainsi qu'à la publication de listes comparatives de mots d'un nombre considérable de langues africaines, telles que celles de Kilham (1828), Norris (1841) et Clarke (1848)³. La plus importante de ces listes, de loin, par son ampleur et le caractère systématique de son organisation et de sa symbolisation phonétique, est la classique *Polyglotta Africana* établie à Freetown (Sierra Leone) par S. W. Koelle⁴

Cette accumulation de données dans la première partie du XIX^e siècle a été concomitante des premières tentatives de classification d'ensemble telles que celle de Balbi et, dans les éditions successives de *Inquiry into the physical history of Mankind*⁵ celle de Prichard.

Malgré des différences de détail, certaines conclusions généralement acceptées se dégagèrent au cours de la première moitié du XIX^e siècle. Certaines d'entre elles ont subi avec succès l'épreuve des recherches ultérieures, d'autres ont au moins eu le mérite de soulever les diverses questions que les

3. KILHAM H.; 1828; NORRIS E.; 1841; CLARKE J., 1848.

4. KOELLE S. W. 1963.

5. BALBI A.; 1826; la dernière édition de PRICHARD J.C. a été revue et augmentée par NORRIS E.; PRICHARD J.C., 1855.

classificateurs venus pas la suite ont eu à résoudre. Les résultats qui avaient ainsi été atteints en 1860 peuvent être résumés comme suit :

— Le terme « sémitique », introduit par Schlözer en 1781, était déjà pris à peu près dans son sens actuel⁶. L'existence d'une branche éthiopienne de cette famille, comprenant le guèze (éthiopien classique) et des langues modernes telles que l'amharique et le tigrigna, était bien établie.

— La ressemblance et la parenté probables de certaines autres langues avec le sémitique étaient déjà notées. Ces langues comprenaient l'ancien égyptien, le berbère et les langues couchitiques. Ces dernières sont parlées principalement en Ethiopie et en Somalie. Certains auteurs avaient inclus le hawsa de l'Afrique occidentale dans cette catégorie. Ces langues ont parfois été appelées subsémitiques. Le terme chamitique a été proposé par Renan en 1855⁷.

— On attribue à Lichtenstein le mérite d'avoir pour la première fois distingué clairement, parmi les langues d'Afrique du Sud, les langues Khoï et San d'une part, et les langues bantu d'autre part⁸. L'existence de ce dernier groupe de langues étroitement apparentées était déjà à cette époque clairement reconnu. On l'a aussi appelé famille cafre ou famille des langues sud-africaines. Le terme bantu, tiré du mot qui veut dire « les hommes » dans un grand nombre de ces langues, a été d'abord proposé par W.H.I. Bleek, qui a posé en 1851 les fondations de l'étude comparative des langues bantu. Ce terme est universellement employé depuis.

— Il restait un très vaste groupe de langues comprenant la plupart de celles qui sont parlées au Soudan occidental et oriental et qui ne pouvaient pas être classées dans les groupes mentionnés ci-dessus : celles qui n'étaient ni sémitiques, ni chamitiques, ni san, ni bantu. Elles étaient généralement appelées langues « nègres » et constituaient le plus grand problème des classificateurs. Norris, dans sa révision de l'ouvrage de Prichard en 1855, reconnaissait qu'elles « échappaient à la classification » et que « les Noirs avaient été jusqu'alors considérés comme constituant une race pour des raisons physiologiques plutôt que philologiques »⁹.

Bien que toutes les classifications d'ensemble des langues africaines jusqu'à une date récente aient séparé complètement les langues bantu des langues dites « nègres », un certain nombre d'observateurs avaient noté que certaines ou beaucoup parmi les langues considérées comme « nègres », particulièrement en Afrique occidentale, montraient une parenté avec le groupe bantu. Le premier à le remarquer fut apparemment l'évêque O.E. Vidal dans son introduction à la grammaire du yoruba de Samuel Crowther¹⁰. Bleek a donné du terme « bantu » une définition générale en étendant son application à la plus grande partie de l'Afrique occidentale jusqu'au 13^e degré de latitude Nord, du Sénégal jusqu'au Nil supérieur¹¹. Cette idée fondamentale a été

6. SCHLÖZER A.L., partie 8, 1781, p. 161.

7. RENAN E., 1855, p. 189.

8. LICHTENSTEIN H., 1811-1812.

9. PRICHARD J.C., vol. 1, p. 427.

10. VIDAL O.E., *in* CROWTHER, 1852.

11. BLEEK W., 1862-1869, vol. 1, p. 8.

reprise beaucoup plus tard, sous une forme modifiée, par Westermann et, de façon plus explicite, par Greenberg dans la classification actuellement courante.

— Le rattachement du merina au malayo-polynésien et par conséquent son absence de parenté avec les langues d'Afrique avaient été notés, comme nous l'avons vu, dès le XVII^e siècle et étaient généralement acceptés.

La décennie de 1860 a été remarquable par la publication de deux classifications complètes qui devaient régner dans ce domaine jusque vers 1910. La première était celle de Lepsius, qui parut en deux versions, respectivement en 1863 et 1880¹². La deuxième était celle de Friedrich Müller qui fut de même présentée en deux versions, en 1867 et 1884¹³. L'ouvrage de Müller fournit la base de l'importante étude de R.N. Cust, qui contribua à diffuser son œuvre dans les pays de langue anglaise. Cette étude de Cust est une source extrêmement précieuse pour la bibliographie de la linguistique africaine jusqu'à cette période.

Lepsius comme Müller ont exclu de leur classification le merina comme langue non africaine. Pour le reste, le principal problème qui les occupait était celui des langues « nègres » et leur position par rapport au bantu puisque celui-ci était l'unique groupe vaste et bien établi de langues parlées par des peuples noirs. Dans ces deux classifications, des considérations raciales ont joué un rôle important, mais de façons différentes.

Lepsius a adopté comme base de sa classification le critère des classes de substantif. Cette idée provenait du travail antérieur de Bleek (1851)¹⁴. Bleek avait été frappé par ce qu'il considérait comme la différence fondamentale entre les langues bantu qui avaient des systèmes complexes de classes nominales, dans lesquelles le genre ne jouait aucun rôle, et les langues sémitiques et chamitiques qui avaient une distinction de genre fondée sur le sexe comme principe de classification des noms. En appliquant ce critère, Bleek classa le Khoï Khoï dans les langues chamitiques parce qu'il possède une distinction de genre, bien que presque toutes les autres caractéristiques l'apparentent aux langues San.

Lepsius, prenant l'idée générale de Bleek comme point de départ, considéra que, parmi les langues parlées par des populations noires, le bantu — avec sa classification des noms non fondée sur le sexe — était la langue originale, tandis que les autres langues étaient métissées par l'influence de langues chamitiques. Il classe les langues en quatre groupes: 1. bantu; 2. nègre mélangé; 3. chamitique; 4. sémitique. Cependant il y a deux catégories fondamentales: (a) les langues bantu et nègres mélangées (langues à classes nominales); (b) les langues sémitiques et chamitiques (langues à genre). En fin de compte, il devra être possible de montrer que ces dernières sont apparentées à l'indo-européen qui possède aussi une distinction de genre fondée sur le sexe. En fait il rassemblait l'indo-européen, le sémite et le chamite dans

12. LEPSIUS R., 2 éditions, 1863 et 1880.

13. MÜLLER F., 1867; 1876-1884. Pour les langues africaines, voir I, 2 (1877) et III, 1 (1884).

14. BLEEK W.H.I., 1851.

une même famille qu'il appelait noachide, avec trois branches représentant les trois fils de Noé — Sem, Cham et Japhet. Il déclare explicitement que les langues à genre sont supérieures. « Il semble cependant indubitable que les trois grandes branches de langues à genre, non seulement ont été dans le passé les dépositaires et les organes du processus historique de la civilisation humaine, mais aussi que c'est sur elles, et en particulier sur leur branche la plus jeune, la japhétique, que repose l'espoir futur du monde. »¹⁵ La parenté intellectuelle des « théories chamitiques » est évidente, de Bleek jusqu'aux théories plus tardives de Meinhof, en passant par celles de Lepsius.

Dans l'ouvrage exhaustif de Müller, publié en 1884, les langues connues du monde sont classées d'après l'hypothèse d'une relation fondamentale entre le type physique des locuteurs et la langue. Ses divisions principales sont « les langues des peuples aux cheveux raides », « les langues des peuples aux cheveux crépus », etc. Cette hypothèse le conduit, par exemple, à classer le Khoï Khoï non pas avec le chamitique, comme Lepsius, mais avec le papou parmi les langues des races à cheveux laineux. La plupart des langues « nègres » sont réparties entre langues négro-africaines et bantu. Son hypothèse sur ce point est exactement le contraire de celle de Lepsius, puisqu'il considère que ce sont les premières qui représentent le type original et les deuxièmes qui sont dérivées. Il considère qu'un certain nombre de langues parlées par des populations noires appartiennent à un groupe culturellement plus avancé appelé Nouba-Foulah, dont les locuteurs sont physiquement apparentés aux méditerranéens et aux dravidiens, classés comme populations aux cheveux frisés. Dans la vulgarisation des opinions de Müller faite par Cust pour les lecteurs de langue anglaise, les langues d'Afrique sont classées dans les six groupes suivants : 1. sémitique ; 2. chamitique ; 3. nouba-foulah ; 4. nègre ; 5. bantu ; 6. khoisan.

Pendant un certain temps les questions de classification restèrent en suspens et l'intérêt se concentra sur l'immense tâche scientifique de la description des langues africaines. L'ouvrage de Westermann sur les langues soudanaises (1911) et celui de Meinhof sur les langues chamitiques (1912) ouvrent la période moderne¹⁶

Le premier de ces deux ouvrages, dont la thèse fondamentale semble être inspirée par Meinhof, introduisit le terme « soudanais », qui couvrait presque toutes les langues d'Afrique qui n'étaient pas comprises dans les groupes sémitique, chamitique (au sens élargi donné par Meinhof), et San. Il désignait donc essentiellement toutes les langues qui étaient précédemment appelées « langues nègres ». Westermann sélectionna dans cette vaste collection huit langues (il ne donne nulle part une liste complète) dont cinq étaient du Soudan occidental et trois du Soudan oriental et il chercha à établir leur parenté par une série d'étymologies et de formes ancestrales reconstituées.

Meinhof, qui était déjà célèbre pour son ouvrage fondamental sur l'étude comparative du bantu, essaya, dans son livre sur les langues hamitiques, d'étendre les limites de la famille hamitique au-delà de ce qui était généra-

15. LEPSIUS R., 1880, p. 90.

16. WESTERMANN D.; 1911; MEINHOF C., 1912.

lement accepté pour y inclure des langues telles que le fulfuldé, le masai et, suivant en cela Lepsius, le Khoï Khoï, essentiellement à cause du critère du genre. Cet ouvrage laisse apparaître clairement sa conviction de la supériorité de la race « hamitique »¹⁷

De l'œuvre combinée de Meinhof et Westermann émerge donc une division en cinq groupes (sémitique, hamitique, soudanique, bantu et san). Ces conclusions furent diffusées dans les pays de langue anglaise par Alice Werner et devinrent la norme dans les manuels d'anthropologie et de linguistique¹⁸.

Cette classification fut déjà mise en question au cours de sa période de prédominance (environ 1910-1950). Bien qu'elle n'apparaisse pas dans les manuels habituels, la critique la plus importante vint de Westermann lui-même, dans son importante étude de 1927 sur les langues soudanaises occidentales¹⁹. Dans cet ouvrage, il restreignait sa conception précédente des langues soudanaises de façon à l'appliquer seulement aux langues de l'ouest de l'Afrique et distinguait, au moyen d'une documentation lexicale et grammaticale détaillée, un certain nombre de sous-groupes distincts au sein du soudanais occidental (par exemple, atlantique occidental, kwa, gur). Il signalait, ce qui est plus important encore, des ressemblances de détail dans le vocabulaire et la structure grammaticale entre le soudanais occidental et le bantu, mais sans affirmer leur parenté de façon explicite. C'est Sir Henry Johnston qui, dans son vaste ouvrage sur le bantu et le semi-bantu, a considéré que beaucoup de langues de l'Afrique occidentale étaient apparentées au bantu²⁰. C'est elles qu'il désignait dans sa terminologie par le terme « semi-bantu ». Cependant il continuait à respecter le critère typologique des classes nominales, de sorte que si, de deux langues étroitement apparentées, une seule avait des classes nominales, elle était considérée comme semi-bantu, alors que l'autre ne l'était pas.

Il faut aussi mentionner brièvement d'autres classifications de la période 1910-1950, parmi lesquelles seule celle de Delafosse eut une diffusion notable. L'une d'entre elles fut proposée par A. Drexel, qui essaya de montrer une relation entre les familles de langues d'Afrique et les cultures, relation posée en postulat par la Kulturkreislehre. L'africaniste français M. Delafosse, contrairement aux chercheurs allemands de l'époque, limita le « hamitique » au berbère²¹ à l'égyptien et au couchitique et traita toutes les autres langues qui n'étaient pas sémitiques ou khoïsan comme une vaste famille négro afri-

17. L'hypothèse hamitique devint la base d'une interprétation culturelle et historique très développée. Sur cette question, voir SANDER E.R., 1969, pp. 521-532.

18. WERNER A., 1915 et 1930.

19. WESTERMANN D., 1927.

20. JOHNSTON H.H., 1919-1922.

21. Note jointe à la demande d'un membre du Comité: Cette classification est non seulement contraire aux vues des chercheurs allemands mais bien à la vérité scientifique pure. Les linguistes nord-africains ont décelé les motifs politiques qui avaient poussé l'école colonialiste des berbérissants français à classer la langue berbère parmi les langues semito-chamitiques. La réalité est que le berbère est une langue sémitique; elle est même une des plus anciennes, ayant des rapports très étroits avec l'akkadien et l'hébreu. Elle n'est donc ni hamito-sémitique ni afro-asiatique, comme il est dit par ailleurs dans ce chapitre. Voir particulièrement en arabe M. EL-FASI: « Le berbère, langue sœur de l'arabe », *Actes de l'Académie du Caire*, 1971.

caine²². En plus de seize branches non bantu, dont beaucoup étaient définies par des critères géographiques plutôt que linguistiques, Delafosse considérait, semble-t-il, que le bantu devait être compris dans les langues négro-africaines. Une partie de la terminologie de Delafosse est encore en usage parmi les africanistes d'expression française. Il faut aussi mentionner Mlle Homburger qui, partant elle aussi de la conception d'une unité linguistique africaine, mais conçue de façon encore plus vaste, adopta la théorie d'une source égyptienne comme l'explication de cette unité et même, sans considérer qu'il y avait contradiction, celle d'une dérivation lointaine à partir des langues dravidiennes de l'Inde²³.

En 1949-1950, l'auteur du présent chapitre définit, dans une série d'articles publiés dans le *Southwestern Journal of Anthropology* une classification qui était nouvelle à beaucoup de points de vue et qui fut finalement acceptée de façon assez générale²⁴. Elle différait des classifications précédentes par sa méthode en de nombreux points. Elle était strictement génétique au sens défini dans l'introduction du présent chapitre. Elle considérait donc comme probantes des ressemblances massives entre groupes de langues, qui portaient à la fois sur le son et sur le sens, qu'il s'agisse des racines (du vocabulaire) ou de formants grammaticaux. Les ressemblances qui portaient seulement sur le son, par exemple la présence de tons, ou seulement sur les sens, par exemple l'existence du genre grammatical sans concordance des formes phonétiques des désinences, étaient considérées comme non pertinentes. Ces caractères typologiques jouaient, comme nous l'avons vu, un rôle important dans les classifications précédentes. Donc l'existence par exemple des genres masculin et féminin n'était pas considérée à elle seule comme une preuve de parenté, puisque cette distinction de genre peut apparaître et apparaît en fait indépendamment dans diverses parties du monde. En revanche, l'existence d'une désinence féminine *t* dans toutes les branches de l'afro-asiatique (hamito-sémitique) est un indice positif de parenté. De même l'absence de distinction de genre par perte de la catégorie n'est pas en elle-même une preuve négative. Ces principes sont généralement acceptés dans les domaines où les méthodes comparatives sont bien établies, par exemple en indo-européen. Le persan, l'arménien et le hittite, notamment, n'ont pas de distinction de genre, alors que la plupart des autres langues de la famille en ont une.

Les anciennes classifications, par exemple celle de Lepsius, n'utilisaient et ne citaient aucune preuve concrète pour leurs groupements. Westermann, dans son ouvrage sur le soudanais, fournissait des étymologies, mais seulement pour huit langues, prises parmi plusieurs centaines. Le seul ouvrage qui l'ait fait en détail avant 1950 est l'ouvrage plus tardif de Westermann sur

22. DELAFOSSE M., 1924, pp. 463-560.

23. HOMBURGER L., 1941.

24. Pour la version la plus récente de la classification de Greenberg, voir GREENBERG J., 1966 (b). On trouvera une bibliographie de la littérature où cette question est discutée dans WINSTON, « Greenberg's classification of African languages », *African language studies*, vol. 7, 1966, pp. 160-170. Pour un point de vue différent, voir le chapitre XI du Professeur OLDEROGGE D. Voir aussi DIOP Ch. A.

le soudanais occidental; il ne portait que sur une partie de l'Afrique. Dans la classification de l'auteur du présent chapitre, des étymologies et des caractéristiques grammaticales communes spécifiques ont été présentées pour tous les groupes importants, d'après une étude exhaustive de la littérature.

Les plus importantes propositions concrètes, dont certaines ont provoqué des controverses assez vives dans la littérature spécialisée, sont les suivantes:

— La parenté du bantu avec le soudanais occidental, fondée sur les données de Westermann, est acceptée. Le bantu devient non pas une branche distincte de cette famille plus vaste mais seulement un sous-groupe dans ce que Westermann appelait le sous-groupe Béné-Congo (« semi-bantu ») de son soudanais occidental. En outre, un grand nombre de langues parlées plus à l'est (la branche adamawa « eastern ») appartiennent à cette famille, qui a reçu le nouveau nom de Niger-Congo.

— Parmi les extensions du hamitique proposées par Meinhof, seul le hawsa a été conservé. En outre le hawsa est seulement un membre d'une vaste branche (tchadique) du hamito-sémitique. Le sémitique y est inclus mais seulement comme une branche de même rang que les autres. Le hamitique devient donc simplement un nom arbitraire pour les branches non sémitiques de la famille plus vaste, maintenant appelée afro-asiatique et considérée comme constituée de cinq branches: 1. berbère, 2. égyptien ancien, 3. sémitique, 4. couchitique, 5. tchadique²⁵.

— Les langues « nègres » non incluses dans le groupe Niger-Congo ont été classées dans un autre grand groupe appelé nilo-saharien.

— Le Khoï Khoï était classé comme une langue San appartenant au groupe central du khoïsan de l'Afrique du Sud.

Le résultat d'ensemble est que les langues d'Afrique (non compris le mérina) sont classées en quatre familles principales, décrites dans les sections suivantes, consacrées chacune en détail à une de ces familles²⁶. L'exposé ci-dessous mentionne, le cas échéant, les propositions récentes modifiant ou élargissant la classification originale, ainsi que des critiques sur le fond.

Les langues afro-asiatiques²⁷

Ces langues, appelées aussi hamito-sémitiques, couvrent toute l'Afrique du Nord, et presque toute la corne orientale de l'Afrique (Ethiopie, Somalie); certaines langues de sa branche couchitique s'étendent vers le sud jusqu'à

25. LUKAS J., 1938, p. 286-299; COHEN M.R., 1947.

26. On trouvera des listes de langues plus détaillées qu'il n'est possible d'en donner dans les limites du présent chapitre dans GREENBERG, 1966 (b); dans les volumes de la série *Handbook of african languages* publiée par l'International African Institute de Londres et dans VOEGALIN C.F. et F. M., *Index of the world's languages*, Washington, U.S. Department of the H.E.W., Office of education, bureau of research, mai 1973, 6 parties.

27. Les chercheurs africains ont rappelé au Colloque du Caire sur *Le peuplement de l'Égypte ancienne* que le Professeur GREENBERG avait négligé dans sa classification une donnée capitale: l'établissement de règles phonétiques. Leur position est aussi celle du Professeur Istvan FODOR. Ces mêmes chercheurs africains ont apporté des arguments prouvant la parenté linguistique génétique de l'égyptien et des langues africaines modernes.

la Tanzanie. En outre, la branche sémitique comprend des langues qui, actuellement ou autrefois, ont couvert presque tout le Moyen-Orient. L'afro-asiatique est généralement considéré comme comprenant cinq branches à peu près également différenciées: berbère²⁸ égyptien ancien, sémitique, couchitique et tchadique. Cependant, Fleming a récemment avancé que parmi les langues classées jusqu'ici dans le couchitique occidental, un groupe qui comprend le kafa et d'autres langues du sud-ouest de l'Éthiopie, constitue en fait une sixième branche pour laquelle les noms d'omotique et d'ari-banna ont été proposés²⁹.

La branche berbère de l'afro-asiatique présente moins de différenciation interne que toutes les autres branches de la famille à l'exception de l'égyptien. Sa principale division semble être entre les langues des divers groupes touareg du Sahara et le berbère proprement dit, parlé en Afrique du Nord et en Mauritanie. Il est probable que la langue éteinte des Guanches des îles Canaries était apparentée au berbère. Il faut en outre mentionner l'existence d'inscriptions en libyen ancien, qui sont imparfaitement comprises mais qui représentent peut-être une forme antérieure du berbère.

Une deuxième branche de l'afro-asiatique, l'égyptien, est attestée dans sa période la plus ancienne par des inscriptions hiéroglyphiques, des papyrus hiératiques et, plus récemment, par des documents en écriture démotique. Toutes ces écritures représentent la même langue parlée. Pendant la période chrétienne, cette langue continua à être parlée et produisit une littérature importante écrite dans un alphabet adapté de l'alphabet grec. Dans cette forme plus tardive, appelée copte, il y a eu plusieurs dialectes littéraires, parmi lesquels le bohaïrique, qui survit encore comme langue liturgique de l'église copte. Après la conquête de l'Égypte par les Arabes, l'ancienne langue égyptienne perdit peu à peu du terrain et s'éteignit en tant que langue parlée probablement pendant le XVII^e siècle.

La branche sémitique de l'afro-asiatique présente beaucoup plus de différenciation interne que le berbère ou l'égyptien. On admet généralement que la principale division parmi les langues sémitiques est celle qui existe entre le sémitique oriental et le sémitique occidental. Le premier est représenté seulement par l'akkadien écrit en cunéiforme, qui est éteint depuis longtemps. Il avait deux dialectes régionaux de base, celui du sud ou babylonien et celui du nord ou assyrien. Le sémitique occidental est à son tour divisé en sémitique du nord-ouest et sémitique du sud-ouest. Le premier comprend le cananéen (hébreu, moabite, phénicien et, probablement, ougaritique) et l'araméen. Parmi ces langues, seuls subsistent l'hébreu, ressuscité au cours du siècle dernier, comme langue d'Israël, et quelques dialectes araméens. Les formes modernes de l'araméen représentent des descendants de l'araméen occidental, dans l'Anti-Liban de Syrie, et de l'araméen oriental, principalement dans l'Irak du Nord.

28. Cf. note 21.

29. FLEMING H.C., 1969, pp. 3-27.

Le sémitique du sud-ouest a de même deux branches, celle du nord et celle du sud. La branche du nord comprend la plupart des dialectes de la péninsule arabe et leurs descendants modernes qui dominent dans une vaste zone comprenant l'Afrique du Nord, le Moyen-Orient et certaines parties du Soudan; il s'agit de l'arabe proprement dit. La branche du sud comprend d'une part l'arabe du sud et d'autre part les langues sémitiques d'Éthiopie. L'arabe du sud est connu dans ses formes anciennes, par des inscriptions minéennes, sabéennes et katabaniennes, et dans ses formes contemporaines du mehri et du shahri, de l'Arabie du Sud, et du socotri, langue de l'île Socotra de l'océan Indien.

Les langues sémitiques d'Éthiopie sont divisées en un groupe nord (tigrigna, tigre et guèze, ou éthiopien classique) et un groupe sud (amharique, gourage, argobba, gafat et harari).

Le quatrième groupe de langues afroasiatiques, le couchitique, comprend un grand nombre de langues qui se répartissent en cinq branches fortement différenciées: septentrionale, centrale, orientale, méridionale et occidentale. Le couchitique du nord comprend essentiellement une seule langue, le bedja. Les langues couchitiques centrales sont parfois appelées langues agaw. Elles ont probablement été parlées autrefois sur un espace continu, mais leurs anciens locuteurs ont, dans une forte proportion, adopté des langues sémitiques-éthiopiennes. Les Falacha, ou Juifs éthiopiens, parlaient autrefois une langue agaw. Les langues couchitiques centrales comprennent un groupe nord (bilin, khamir, qemant) et l'awiya au sud. Le couchitique de l'est comprend les deux langues couchitiques possédant le plus grand nombre de locuteurs, le somali et le galla. Elles se répartissent dans les groupes suivants: 1. afar, saho; 2. somali, baiso, rendille, boni; 3. galla, conso, gidole, arbore, warazi, tsamai, geleba, mogogodo; 4. sidamo, alaba, darassa, hadiya, kambatta, bourdji. Le dernier de ces groupes ou « sidamo-bourdji » doit probablement être considéré comme une seule branche opposée aux trois autres groupes. Les langues couchitiques du sud sont parlées en Tanzanie et comprennent le burungi, le goroa, l'alawa, le ngomvia (asu), le sanye, et le mbugu. Ce groupe méridional est linguistiquement plus proche du groupe oriental que des autres et il est très possible qu'il doive en être considéré simplement comme un sous-groupe. Une des langues couchitiques du sud, le mbugu, a été fortement influencée par le bantu, tant dans sa grammaire que dans son vocabulaire, de sorte que certains chercheurs le considèrent comme une langue mélangée.

Les langues couchitiques occidentales sont extrêmement différentes des autres langues traditionnellement considérées comme couchitiques. A tout le moins, il faudrait diviser le couchitique en deux groupes, l'occidental et le reste. Comme il a été dit plus haut, Fleming a proposé de considérer le couchitique occidental comme une sixième branche distincte de l'afro-asiatique. On peut diviser les langues couchitiques occidentales en deux groupes, ari-banna (le nom de bako a été employé dans la littérature ancienne au lieu d'ari) et les autres. Celles-ci peuvent à leur tour être groupées comme suit: 1. madji, nao, sheko; 2. djandjero; 3. kaffa, mocha, shinasha, mao du sud;

4. gimira; 5. le groupe ometo (« sidamo occidental »), comprenant le chara, le male, le basketo, le complexe welamo, le zaysse et la koyra-gidicho.

La dernière branche de l'afro-asiatique à considérer est le tchadique. Il comprend le hawsa, la langue la plus parlée d'Afrique occidentale et probablement au moins 100 autres langues parlées par des populations beaucoup moins nombreuses. Dans Greenberg (1963), les langues tchadiques étaient divisées en neuf sous-groupes, à savoir: 1. a) hawsa; gwandara, b) bede-ngizim, c) I. groupe du warjawa (banchi du nord), II. groupe du barawa (banchi du sud), d) I. groupe du bolewa, II. groupe de l'angas, III. groupe du ron; 2. groupe kotoko; 3. bata-margi; 4. a) groupe musgoi, b) groupe makatam; 5. gidder; 6. mandara-gamergu; 7. musgu; 8. groupe masa-bana; 9. tchadique oriental: a) groupe somrai, b) groupe gabere, c) groupe sokoro, d) modgel, e) tuburi, f) groupe mubi.

Newman et Ma ont suggéré que parmi les sous-familles ci-dessus les numéros 3 et 6 sont particulièrement rapprochées l'une de l'autre et de même les sous-familles 1 et 9. Pour le premier de ces couples, ils proposent le nom de biemandara et pour le deuxième celui de plateau-sahel³⁰. Ces auteurs ne proposent pas de modification en ce qui concerne les autres sous-groupes.

Niger-kordofanie

Cette famille comprend deux branches, très inégales par le nombre des locuteurs et l'extension géographique. La première, niger-congo, couvre une partie considérable de l'Afrique au sud du Sahara, comprenant presque toute l'Afrique occidentale, plusieurs régions du Soudan central et oriental et, par sa subdivision bantu, la plus grande partie de l'Afrique centrale, orientale et méridionale. L'autre branche du niger-kordofanien, le kordofanien proprement dit, est confiné à une zone limitée de la région du Kordofan qui se trouve au Soudan.

La division fondamentale du groupe niger-congo est entre les langues mandé et le reste. Le mandé se distingue, d'une part, par l'absence d'un grand nombre des entités lexicales les plus courantes trouvées dans les autres langues du niger-congo, et d'autre part par l'absence de toute trace certaine de la classification des noms qui est généralement présente tant en kordofanien que dans le reste des langues niger-congo. Il y a naturellement un grand nombre de langues du niger-congo qui ont perdu ce système individuellement. Mukarovsky, à cause de cette divergence de la langue mandé, a proposé de la considérer comme une branche du nilo-saharien, l'autre grande famille de langues nègres; mais William E. Welmers, le célèbre expert des langues mandé, n'accepte pas cette proposition³¹.

Il est maintenant universellement admis que la division à l'intérieur du mandé, entre mandé-tan et mandé-fu, proposée par Delafosse³² et fondée

30. NEWMAN P. et MA R., 1964, pp. 218-251.

31. MUKAROVSKY H.G., 1966, pp. 679-688.

32. DELAFOSSE M., 1901.

sur le mot désignant le chiffre dix, est sans valeur. Les langues mandé sont classées comme suit :

Groupe nord-ouest: 1. sous-groupe nord comprenant les sous-yalounka, soninke, kwela-numu, ligbi, vai-kono, khashsonke et maninka-bambara-diula; 2. sous-groupe sud-ouest: mande-bandi, loko, loma, kpelle.

Groupe sud-est: 1. sous-groupe sud: mano, dan, tura, mwa, nwa, gan, guro; 2. sous-groupe oriental: samo, bisa, busa. Une seule langue, le sya (bobofing) ne trouve pas sa place dans ce tableau. Elle est clairement mandé, mais doit peut-être être considérée comme le premier rameau différencié de ce groupe, de sorte que génétiquement elle représenterait l'un des deux groupes dont l'autre est le mandé proprement dit.

Les autres langues niger-congo sont classées dans Greenberg (1963) en cinq branches: 1. ouest-atlantique; 2. gur; 3. kwa; 4. bénué-congo; 5. adama-wa-eastern. Cependant les groupes 2, 3 et 4 sont particulièrement proches et forment une sorte de noyau, à l'intérieur duquel la limite entre bénué-congo et kwa, en particulier, n'est pas nette³³.

Le nom de langues ouest-atlantiques a été introduit par Westermann en 1928 et couvre sensiblement les mêmes langues que le sénégalo-guinéen de Delafosse et des chercheurs français qui lui ont succédé; ces langues constituent deux groupes clairement délimités, un nord et un sud. Ce fait, associé à la diversité interne très marquée du groupe nord, a amené Dalby à suggérer d'abandonner le concept de ouest-atlantique et à considérer comme indépendant le sous-groupe sud, constitué par le groupe atlantique sud-ouest de Greenberg, à l'exception du limba. Il propose pour ce groupe le nom de Mel³⁴. Cependant, David Sapir, dans une étude plus récente étayée par des arguments glottochronologiques, réaffirme l'unité fondamentale de l'ouest-atlantique, tel qu'il était conçu traditionnellement, et inclut le limba dans sa branche sud³⁵. La principale innovation qu'il propose est de considérer le bidjago, langue des îles Bidjago, comme une branche séparée, de même rang que la branche nord et la branche sud. Cela correspond à l'impression que j'ai de la divergence de cette langue. Il convient de noter que le fulfuldé (foula ou foulea), considéré comme langue chamitique par Meinhof et objet de beaucoup de controverses, est maintenant, de l'avis général, compris dans l'ouest-atlantique. La classification de l'ouest-atlantique est donc la suivante :

Branche nord: 1. a) foula, seereer, b) wolof; 2. groupe non; 3. dyola, manjak, balante; 4. a) tenda, basari, bedik, konyagi, b) biafada, pajade, c) kobiana, banhum, d) nalu.

Branche sud: 1. sua (kunante); 2. a) temne-baga, b) sherbro-krim, kisi, c) gola; 3. limba.

Bidjago.

Le gur représente à l'intérieur du niger-congo un autre groupe important. On l'appelle aussi, en particulier dans la littérature française, voltaïque.

33. Sur cette question, voir GREENBERG J.H., 1963 (c), pp. 215-217.

34. DALBY D., 1965, pp. 1-17.

35. Voir SAPIR D., pp. 113-140 dans la collection dirigée par SEBEOK, Cependant, SAPIR fait quelques réserves sur les conclusions citées dans le texte.

Les suggestions les plus récentes pour la classification à l'intérieur du groupe gur sont celles de Bendor-Samuel, dont nous suivons ici les grandes lignes. Il convient de noter que la grande majorité des langues qui ont été considérées comme gur appartiennent à un très vaste sous-groupe appelé par Bendor-Samuel gur central³⁶ et qui correspond au mossi-grunshi des recherches antérieures. Le gur central peut être divisé en trois sous-groupes: 1. more-gourma; 2. groupe grusi; 3. tamari. Les autres sous-groupes du gur sont: 1. bargou (bariba); 2. lobiri; 3. bwamou; 4. koulango; 5. kirma-tyourama; 6. win; 7. groupe senoufo; 8. seme; 9. dogon.

Même si l'on admet l'existence d'un groupe kwa, distinct du bénué-congo mentionné plus haut, il y a deux sous-groupes, le krou à l'extrême ouest et l'ijo à l'extrême est, dont l'appartenance au groupe kwa peut être mise en doute. A cette réserve près, les principaux sous-groupes du kwa sont les suivants, énumérés autant que possible en allant de l'ouest vers l'est: 1. langues krou; 2. kwa occidental, qui comprend l'ew-fõ, l'akan-guang (maintenant appelé parfois volta-camoe), le gā-adangme et les langues résiduelles du Togo; 3. yoruba, igala; 4. groupe noupe; 5. groupe edo; 6. groupe idoma; 7. ibo; 8. ijo.

Le bénué-congo est essentiellement le groupe du niger-congo qui était appelé bénué-cross ou semi-bantu par Westermann, avec l'addition du bantu dans la subdivision bantoïde. Il y a quatre divisions fondamentales dans le bénué-congo: 1. langues du plateau; 2. jukunoïde; 3. rivière Cross, dont la principale langue est la communauté efik-ibibio; 4. bantoïde comprenant le bantu, le tiv et un grand nombre de plus petites langues autour du cours moyen de la Bénoué.

Un certain nombre de langues du Nigeria, considérées autrefois comme semi-bantu au sens large, sont maintenant considérées généralement comme bantu. On peut citer à ce sujet les groupes ekoi et jaraw. La division la plus fondamentale du bantu lui-même est peut-être entre les langues ci-dessus et le bantu au sens traditionnel. Le bantu en ce dernier sens semble se diviser entre un groupe est et un groupe ouest. Pour une subdivision plus poussée on emploie généralement la division de Guthrie en zones désignées par des lettres, modifiées de façon diverse par plusieurs spécialistes³⁷.

Le classement du groupe bantu dans son ensemble comme un sous-groupe du bénué-congo, lui-même branche de la grande famille niger-congo, a été l'un des aspects les plus controversés de la classification de Greenberg. Guthrie, en particulier, a adopté la thèse selon laquelle le bantu est génétiquement indépendant et les nombreuses ressemblances trouvées entre le bantu et les autres langues niger-congo sont le résultat d'influences bantu sur un groupe de langues fondamentalement différent. Il déduit de cette hypothèse que le point d'origine du bantu est le « noyau » du Shaba méridional, alors que Greenberg le place dans la vallée moyenne de la Bénoué

36. Je suis ici, pour les détails des sous-groupes, BENDOR-SAMUEL J. T., *Niger-Congo, Gur*, pp. 141-148 in SEBEOK, *op. cit.*

37. Pour cette classification, voir GUTHRIE M., 1948.

en Nigeria, parce que c'est là qu'on parle les langues les plus étroitement apparentées du sous-groupe bantoïde du bénué-congo³⁸.

Le dernier groupe appartenant au niger-congo est la branche adamawa-eastern. Le groupe adamawa comprend un grand nombre de communautés linguistiques relativement petites, parmi lesquelles on peut citer à titre d'exemples le tchamba et le mbum. La branche « eastern » comprend un certain nombre de langues d'importance majeure comme par exemple le gbeya, en Centrafrique, et le zande³⁹.

Contrastant avec la vaste famille niger-congo que nous venons d'examiner, l'autre branche du niger-kordofanien, à savoir les langues kordofanien-nes, ne contient aucune langue d'importance majeure et partage les collines du Kordofan avec diverses langues de la famille nilo-saharienne. On peut la diviser en cinq sous-groupes très différenciés, dont le groupe tumtum est le plus divergent: 1. koalib; 2. tegali; 3. talodi; 4. katla; 5. tumtum (aussi appelé kadugli-krongo)⁴⁰.

La famille nilo-saharienne

L'autre grande famille de langues négro-africaines est le nilo-saharien. De façon générale elle est parlée au nord et à l'est des langues niger-congo et prédomine dans la haute vallée du Nil et dans les parties orientales du Sahara et du Soudan. Mais elle a un avant-poste occidental dans le Songhaï en basse vallée du Niger. Elle comprend une branche très vaste, le chari-nil, qui renferme la majorité des langues de la famille. En allant dans la mesure du possible de l'ouest vers l'est, les branches du nilo-saharien sont les suivantes: 1. songhaï; 2. saharien a) kanouri-kanembu, b) teda-daza, c) zaghawa, berti; 3. maban; 4. fourian; 5. chari-nil (pour de plus amples détails, voir les paragraphes suivants); 6. coman (koma, ganza, uduk, guie, gumuz et maou).

Les langues chari-nil comprennent deux groupes principaux, le soudanique oriental et le soudanique central ainsi que deux langues isolées, le berta et le kunama.

Le soudanique oriental est le groupe le plus important du nilo-saharien. Il contient les dix sous-groupes suivants: 1. nubien: a) nubien du Nil, b) nubien de Kordofan, c) midob, d) birked; 2. groupes murle-didinga; 3. barea; 4. ingassana (tabi); 5. nyima-afitti; 6. temein, tois-um-danab; 7. groupe merarit; 8. dagou (groupe dajo); 9. nilotique, divisé en: a) nilotique occidental: burum, groupe lwo et dinka-nuer, b) nilotique oriental: I. groupe bari, II. karamojong, teso, turkana, masai; c) nilotique méridional: nandi, suk, tatoga; 10. nyangiya, teuso (ik).

38. Pour la controverse au sujet du bantu: voir GUTHRIE M., 1962, pp. 273-282; OLIVER R., 1966, pp. 361-376 et GREENBERG J.H., 1972, pp. 189-216.

39. On trouvera une liste détaillée des langues adamawa-eastern dans GREENBERG J.H., 1966, p. 9.

40. On trouvera des informations plus détaillées sur les langues kordofanien-nes dans GREENBERG J.H., 1966, p. 149.

La classification de deux sous-groupes du nilotique, l'oriental et le méridional, a fait l'objet de vives controverses. Meinhof, en classant le masai dans les langues chamitiques avait apparemment l'intention d'y inclure d'autres langues de ces deux groupes malgré leur proche ressemblance avec les langues classées ici dans le groupe nilotique occidental, par exemple le chillouk, le lwo et le dinka. S'il a séparé des langues par ailleurs aussi semblables que, par exemple, le chillouk et le masai, c'est principalement parce que ce dernier possède une distinction de genre. Westermann a tenté un compromis en appelant nilo-chamitiques les langues des Nilotes orientaux et méridionaux, probablement en se fondant sur l'hypothèse que c'étaient des langues mélangées. Il a réservé le terme de nilotique occidental. Tucker a d'abord adopté une opinion analogue, mais ensuite a rapproché davantage ces langues du nilotique en les appelant paranilotiques⁴¹. Il y a eu encore récemment d'autres opinions divergentes : celle de Hohenberger qui compare la masai au sémitique, et celle de Huntingford qui semble essayer de redonner vie à l'opinion ancienne de Meinhof selon laquelle ces langues sont chamitiques⁴².

L'autre groupe important du chari-nil est le soudaniqu central. On peut le diviser en six sous-groupes, à savoir : 1. bongo-bagirmi ; 2. kreish ; 3. morumadi ; 4. mangbetu ; 5. mangbutu-cfe ; 6. lendu.

La famille khoïsan

Toutes les langues khoïsan ont des clicks parmi leurs consonnes et la majorité de ceux qui les parlent appartiennent au type san, physiquement caractéristique.

La plupart des langues khoïsan sont parlées en Afrique du Sud. Cependant, il y a deux petits groupes de populations détachés beaucoup plus loin sur le nord, en Tanzanie, les Hatsa et les Sandawe, dont les langues diffèrent beaucoup, aussi bien entre elles que de celles du groupe de l'Afrique du Sud. On divise donc la famille en trois branches : 1. hatsa, 2. sandawe ; 3. khoïsan d'Afrique du Sud. Le khoïsan d'Afrique du Sud est lui-même divisé en trois groupes : 1. groupe nord, contenant les langues san du nord des Auen et des Kung ; 2. khoïsan central, divisé en deux groupes : a) kiechware, b) naron, khoï khoï ; 3. san du sud, le groupe qui présente la plus grande différenciation interne, avec un nombre considérable de langues san distinctes⁴³.

Comme nous l'avons vu dans la section du présent chapitre qui traite de l'histoire de la classification, un certain nombre de linguistes, Bleek, Lepsius et plus tard Meinhof, ont séparé le Khoï Khoï du san et l'ont placé dans

41. Voir TUCKER A.N. et BRYAN M.A., 1966.

42. Pour ces développements, voir HUNTINGFORD G. W. B., 1956, pp. 202-222; HOHENBERGER J., 1956, pp. 81-287 et GREENBERG J. H., 1957. p. 364-377.

43. Voir l'opinion contraire du Professeur OLDEROGGE D., ch. XI

le chamitique. Une forme modifiée de cette théorie est soutenue à l'heure actuelle par E.O.J. Westphal⁴⁴. Il divise le groupe décrit ici sous le nom de khoïsan en deux familles indépendantes. L'une est le sandawe-khoï khoï qui comprend le sandawe et les langues khoïsan centrales. Toutes ces langues, excepté le kiechware, ont une distinction de genre. Il n'avance rien au sujet d'une parenté possible avec le chamito-sémitique. Le deuxième groupe de Westphal, handzasan comprend le hatsa et les langues san nord et sud. Cependant, il considère que la parenté entre le hatsa et les langues san n'est pas complètement établie.

La langue merina qui s'est imposée par rapport aux langues d'origine africaine parlées dans certaines régions de la Grande Ile n'est pas incluse dans la classification ci-dessus. Son appartenance à la famille austronésienne (malayo-polynésien) n'a jamais été discutée. Son plus proche parent à l'intérieur de la famille est probablement le maanyan de Bornéo⁴⁵. Il y a encore une langue qui n'est pas mentionnée dans cette classification: le méroïtique⁴⁶ langue morte écrite dans un alphabet qui possède deux formes, une hiéroglyphique et une cursive. Elle est éteinte depuis le IV^e siècle de notre ère environ et n'est connue que par des découvertes archéologiques faites dans une région qui va approximativement d'Assouan en Egypte du Sud à Khartoum au Soudan. Bien que nous connaissions la valeur phonétique des lettres employées, nous n'avons, à cause de l'absence d'inscriptions bilingues, qu'une connaissance limitée et incertaine du vocabulaire et de la grammaire. La plus ancienne théorie était que cette langue était du nubien (Griffith). Une hypothèse hamitique (Meinhof, Zyhlarz) a été réfutée dans un important article de Hintze. Plus récemment, l'hypothèse nubienne a été de nouveau avancée, sous une forme élargie, par Trigger qui suggère qu'elle appartient à la sous-branche soudanienne orientale du nilo-saharien, qui, dans la classification de Greenberg, comprend aussi le nubien⁴⁷.

Enfin, il faut mentionner des langues européennes et indiennes, d'importation récente, qui, dans certains cas, sont maintenant parlées par des populations nées en Afrique. L'anglais, outre qu'il est parlé en Afrique du Sud et au Zimbabwe, est la langue des descendants des Noirs américains qui ont fondé le Liberia; il est aussi parlé sous forme de créole (krio) à Freetown (Sierra Leone). L'afrikaans, proche parent du néerlandais, est parlé en Afrique du Sud. Il y a en Afrique du Nord une importante population de langue française, espagnole et italienne. Une forme créole de portugais est la première langue de quelques milliers de personnes en Guinée et dans d'autres régions. Enfin, plusieurs langues originaires de l'Inde sont parlées en Afrique orientale. Elle comprennent des langues aryennes et dravidiennes; la plus importante est le gujerati.

44. WESTPHAL E.O.J., 1966, p. 158-173.

45. Les indices sur lesquels s'appuie cette hypothèse sont présentés dans DAHL O.C., 1951.

46. Rappelons qu'en janvier-février 1974 un important colloque tenu au Caire a fait le point des recherches sur le déchiffrement du méroïtique (voir volume II).

47. Voir pour cette question HINTZE F., 1955, pp. 355-372 et TRIGGER B.G., *Kush*, vol. 12, pp. 188-194.

Différentes étapes de la classification de l'auteur

I. (1949-50)

1. Niger-Congo
2. Songhaï
3. Soudanien central
4. Saharien central
5. Soudanien oriental
6. Afroasiatique (hamito-sémitique)
7. « Click »
8. « Maba »
9. « Mimi of Nachtigal »
10. « Fur »
11. Temainien
12. Kordofanien
13. « Koman »
14. « Berta »
15. « Kunama »
16. « Nyangiya »

II. (1954)

1. Niger-Congo
2. Songhaï
3. « Macro-soudanien » (1. 5. soudanien oriental; 1. 3. soudanien central; 1. 14 « berta »; I. 15 kunama)
4. Saharien central
5. Afroasiatique
6. « Click »
7. Maban (1. 8 Maban; 1. 9 Mimi of Nachtigal)
8. « Fur »
9. Temainien
10. Kordofanien
11. « Koman »
12. « Nyangiya »

III. (1963)

1. Nigero-Kordofanien (II. 1 Niger-Congo; II. 10 Kordofanien)
2. Afro-asiatique
3. Khoïsan (Cf. II. 6 Click)
4. Nilo-Saharien (II. 2 Songhaï; II. 4 Saharien (cf. Saharien central); II. 7 Maban; II. 8 Fur; II. 11 Koman; Chari-Nil inclus II. 3 « Macrosoudanien », II. 9 Temainien, II. 12 Nyangiya)

Références

- I. Southwestern journal of anthropology 1949, 1950.
- II. Southwestern journal of anthropology 1954.
- III. Languages of Africa 1963.